

sélection de quelques-uns des 84 verbes et 24 contextes de *Verb List* de Richard Serra (1967-1968), se prêtant à l'utilisation du corps de l'artiste comme matériau. LaBrie revisitait ici une inspiration demeurée cruciale pour sa pratique en arts visuels : celle de la chorégraphe Anna Halprin avec sa notion de *tasks* (1957), tâches empruntées à la vie quotidienne qui déportent la danse vers la performance. Dans cette transposition intermédiaire d'une œuvre marquante de l'art conceptuel, l'artiste joue sur différents tableaux, dont celui du cadre structurel d'un film expérimental. À la liste manuscrite en quatre colonnes sur deux pages de Serra répond une multiplication en *écran fractionné* pour juxtaposer les plans verticaux ou aligner le corps à l'horizontale de l'écriture comme de l'écran, oscillant entre gros plans sur sa matérialité et plans larges où il fait figure de marque graphique.

La démarche de danseuse qui demeure un peu celle d'Élaine LaBrie comme plasticienne enjambe allègrement les cadres disciplinaires pour arpenter dans tous les sens un espace devenu familier. De *Vacance* à *Le moindre geste*, elle put ainsi l'ouvrir aux multiples dimensions de l'être au monde, s'incarnant en flux concrets à même des décalages temporels assumés.

1. René Viau, « Elaine LaBrie : souvenirs de *Vacance* », *Vie des arts*, n° 261, hiver 2021, p. 54-55. [En ligne] : bit.ly/3aWFChC.
2. Luce Irigaray, *L'oubli de l'air chez Martin Heidegger*, Paris, Éditions de Minuit, 1983, pp. 80, 98.

Christian Roy, historien de la culture (Ph. D. McGill 1993), traducteur, critique d'art et de cinéma, est l'auteur de *Traditional Festivals: A Multicultural Encyclopedia* (ABC-Clio, 2005), ainsi que de nombreux articles scientifiques. Collaborateur régulier des magazines *Vice Versa* (1983-1997) et *Vie des arts* (2010-), il a aussi publié dans *esse arts + opinions*, *Ciel variable*, *ETC.* Il coanime, depuis 2007, avec le psychanalyste Karim Jbeili, un séminaire d'écoute anthropologique basé sur l'analyse de films qu'il sélectionne, accrédité par l'Ordre des psychologues du Québec.

Anicka Yi, *Metaspore* Sandra Barré

**PIRELLI HANGARBICOCCA
MILAN
24 FÉVRIER -
24 JUILLET 2022**

Au Pirelli HangarBicocca, à Milan, l'exposition *Metaspore*, dont le commissariat est assuré par Fiammetta Griccioli et Vicente Todolí, est le premier solo de l'artiste américano-coréenne Anicka Yi en Italie et s'envisage comme une rétrospective. Produites de 2010 à nos jours, les œuvres, vivantes pour la plupart, illustrent et permettent l'expérience du processus de prolifération, cher à la plasticienne. Le titre, néologisme inventé par cette dernière, accolant le préfixe « meta » à « spore », évoque la vitale omniprésence de la contamination et invite à réfléchir au monde de micro-organismes qui l'alimente.

Pour engendrer la prise de conscience d'une interdépendance entre toutes les espèces, Anicka Yi imagine des œuvres relevant du domaine du sensible. Les « non-visibilités » (entendre les expériences artistiques n'étant pas visuelles avant tout, mais faisant d'emblée appel aux sens dits « pauvres » de l'odorat, du goût et du toucher) ont ceci de frappant que leur expérience met le corps des visiteur-euse-s au contact immédiat de l'œuvre pour leur offrir réflexions et révélations. Trace, pénétration, ingestion.

L'exposition s'ouvre avec l'œuvre *Immigrant Caucus* (2017) qui pose les jalons de ces perceptions sensorielles. Trois réservoirs à pompe en acier, semblables à des bidons d'insecticides, sont disposés devant une grande grille en treillis métallique. Les visiteur-euse-s doivent la contourner pour accéder à la vaste pièce centrale où se déploient toutes les autres propositions d'Anicka Yi. S'échappe des contenants une fragrance créée en collaboration avec le parfumeur français Barnabé Fillion. Pour ce faire, ce dernier et l'artiste ont mélangé les composés chimiques d'échantillons de sueur prélevés dans les quartiers chinois et coréens de Manhattan à l'odeur émise par les fourmis charpentières, une espèce matriarcale vivant dans des troncs d'arbre. La notion du labeur indistinctement allouée aux humains et aux insectes entraîne l'indissociation des êtres.

Mais c'est aussi, en creux, l'idée que les émanations caractérisent un métier, une classe sociale, des habitudes et des coutumes. L'odeur marque l'appartenance qui peut aussi impliquer le rejet. Cette exclusion, l'artiste la vit enfant : « j'ai grandi dans une maison américano-coréenne, et ma mère cuisinait des plats coréens. Les autres enfants appelaient notre maison "la maison qui pue". Si vous parlez de l'odeur aux Coréens-Américains, beaucoup d'entre eux associent les premiers souvenirs de l'odeur à la honte et au rejet ». Dès lors, Anicka Yi comprend combien l'odeur est constitutive d'identité. Dans son travail, effluves et parfums se conçoivent comme des œuvres sculpturales, occupant et définissant des espaces sous la forme de molécules imperceptibles à nos yeux, mais enregistrées par notre corps. L'artiste le revendique : elle sculpte l'air.

Explicitement, dès *Skype Sweater* (2010-2017), cet air permet d'évoquer les processus vitaux à l'œuvre dans les corps humains tels que la respiration ou la digestion. L'installation consiste en un parachute